

BOOKS

Monica Sabolo, *Summer*, Paris, Éditions JC Lattès, 2017, 316 p.



Roman de la condition humaine et d'analyse psychologique, *Summer* nous met devant le récit de Benjamin, le frère

de la fille disparue, qui arrive, par ses anamnèses, à retrouver le sens d'une disparition jamais comprise, qui hante

son existence. Le titre métonymique, *Summer*, renvoie au noyau central de la recherche entreprise par le protagoniste. Placé dans un présent assez éloigné de l'événement, c'est-à-dire vingt-quatre ans après la fuite de Summer, son frère cadet essaie de refaire le cadre de son passé pour trouver les vrais ressorts qui ont poussé sa sœur à s'enfuir. Ainsi, son récit est parsemé de flashes incongrus, d'images éparses qui défilent sur l'écran de sa mémoire et qu'il essaie de faire revivre, gardant cependant la conscience d'une mémoire « épongeuse », « troueuse », qui se donne par séquences, d'une manière fragmentaire et pas totalisante : « Peut-être est-ce la seule chose qui reste à faire quand on n'a plus ni souvenirs, ni émotions : retrouver des vestiges, creuser avec ses doigts dans la terre, reconstituer des squelettes, épousseter les fossiles, mais même là, il est probable qu'on ne parvienne jamais à saisir la vie qui les animait, pas même à l'effleurer. » (p. 194) Ses recherches se déroulent ainsi en deux directions : il y a une plongée dans l'inconscient, dont la profondeur est symbolisée par les rêves « aquatiques ». Ici il retrouve toujours la même image qui prend des aspects différents : il s'agit des poissons « visqueux » qui collent au corps de Summer, des fougères qui se mêlent à ses cheveux, de la chemise de nuit bleue en coton, de ses yeux écarquillés, de ses pupilles où il se voit lui-même : « Sous l'eau. Un doux remous, dans les profondeurs. Summer est là. Elle porte une chemise de nuit bleue, qui vole autour d'elle comme des ailes, ou des nageoires, les ondulations souples d'une raie. » (p. 33), « Summer, les yeux grands ouverts. Je vois mon reflet dans ses pupilles, une petite silhouette telle une minuscule

poupée à l'intérieur d'une autre poupée. » (p. 33) Une autre direction de la recherche est celle déroulée pendant la veille, recherche qui s'appuie sur une anamnèse contrôlée par laquelle on procède à une resémantisation du matériau disséminé dans le cône d'ombre de son inconscient.

Ses souvenirs recouvrent autant la période d'avant la disparition de Summer, que celle d'après. Le récit prend la forme d'un journal surtout dans la partie qui concerne son adolescence ou son lien avec Jill, la meilleure amie de sa sœur. Il semble qu'une séquence de cette diégèse est constituée par les souvenirs retrouvés pendant ses séances de psychothérapie avec le docteur Traub, qui lui dit à un moment donné en pointant sa tempe « il y a des choses qui sont là, Benjamin. » (p. 193) En conséquence, il doit arriver à remplir l'espace creux de sa mémoire, ou mieux dire à libérer les images qui sont enfouies, à les laisser surgir à la surface. C'est peut-être à cause de la peur de la vérité, qu'il a évité, jusqu'à présent, à reprendre la recherche, à faire son témoignage. Jill, sa mère et Marina Savioz lui révèlent d'une manière directe ou indirecte qu'il a fui la vérité. La vérité commence là où il accepte la dégradation du foyer familial et le masque qui le protégeait. La famille Wassner, qui fait partie de la haute bourgeoisie, cache derrière ses apparences de perfection de terribles secrets. Le père, n'est pas le père de Summer, la mère l'a eue sans la désirer à cause d'une faute de jeunesse. Elle a épousé le père de Benjamin pour sauver sa réputation. Mais entre la mère et la fille il y a une ressemblance qui saute aux yeux. Au fur et à mesure que Summer arrive à être une femme, cette res-

semblance entre elle et sa mère donne le droit à l'interchangeabilité. Summer devient objet du complexe d'Electre, elle prend les vêtements de sa mère, elle couche avec ses amants, ce qu'éveille la jalousie féroce de la figure maternelle qui développe elle aussi un complexe de Médée. La seule possibilité, pour Summer, à dépasser ce complexe est celle de s'enfouir. Benjamin est, à son tour, sous l'emprise du complexe œdipien, complexe qui se traduit par son attirance vers la mère ou vers sa sœur qui remplace l'image de sa mère. Il réussit toutefois à dépasser ce penchant incestueux en trouvant un autre objet d'adoration : Jill, l'image en « négatif » de Summer.

Si le docteur Traub n'a pas réussi à le guider vers la vérité, un autre personnage épisodique arrive à lui donner la clef. Suite à l'entretien avec l'inspecteur Alvaro Aebischer, Benjamin apprend une vérité bouleversante : Summer est vivante, mais elle n'a pas voulu dévoiler le lieu où elle se trouvait. Ses parents, Jill, Marina, ont été au courant pendant tout ce temps, sa mère n'affichait qu'un visage de comédienne, sa douleur n'était pas réelle, ou peut-être que cette douleur avait d'autres raisons. Dans les dernières pages, les indices réels et ceux symboliques se rencontrent sur le même plan tissant l'image manquante de ce puzzle de la recherche : l'abus sexuel subi par Summer et dont l'agresseur était son père. Tout se passait devant l'aquarium fascinant qu'il avait offert à sa fille et qui constituait l'objet de leur passion commune. Dans cette étape-ci, les symboles de ses rêves acquièrent leur fonction révélatrice : le lac Léman, les poissons noirs qui habitent ses profondeurs, l'aquarium, Summer et son père : « Il y a

ma sœur dans une chemise de nuit bleue, elle a neuf, ou dix ans, et il y a mon père, en pyjama. Ils sont assis sur les chaises en bois minuscule. » (p. 302) « Le tissu bouge comme si quelque chose vivait en dessous [...] Je vois les bras de mon père, reliée à cette chose qui remue sous le tissu, et je comprends que c'est sa main qui est là, entre les cuisses serrées de ma sœur, ses cuisses inertes et pétrifiées, alors qu'il regarde droit devant lui, absorbé par les poissons, qui bougent eux aussi, dans l'air atrocement silencieux. » (p. 303) Tous ces réseaux sémantiques développés dans un régime autant nocturne que diurne se rencontrent dans ce point ultime de la recherche et de la révélation, point d'où commence l'anabase du protagoniste. Dans le dernier chapitre, Benjamin, guéri de sa dépression, revient à la vie : il renoue avec Jill, retrouve son ami du collège, Mathias. Parvenant à l'adresse de Summer, il lui envoie, après plusieurs essais, une lettre. La réponse vient vite avec une photo attachée. Benjamin y contemple Summer, accompagnée par Frank, le fils de Marina Savioz, et leur fille. À la fin, il se dirige vers Paris pour rencontrer sa sœur après « vingt-quatre ans, neuf mois, huit jours ».

En conclusion on peut dire que le livre attire par la composition de son récit, par l'existence de deux voix du narrateur : la voix diurne et la voix nocturne, d'où l'existence de deux plans : celui de la veille et celui du rêve. Il y a une écriture unitaire, progressive du point de vue de la découverte entreprise par Benjamin. Ainsi, dans son enquête, le personnage suit des allers-retours entre le passé et le présent, l'émergence des souvenirs se faisant

BOOKS

d'une manière qui ne respecte pas toujours une chronologie, mais une logique thématique. Les éléments poétiques et narratifs sont bien équilibrés, ils ne surchargent pas le récit et se répondent toujours au niveau sémantique. Le lec

teur arrive à être satisfait de la fin assez inattendue qui relie rétrospectivement toutes les étapes incongrues parcourues par le personnage dans sa quête de la vérité.

ALEXANDRA BOROD¹

¹ *Cette contribution est un hommage au centenaire de la Grande Union roumaine de 1918.* **Alexandra BOROD** est doctorante à la Faculté des Lettres, Université Babeş-Bolyai. Les principaux domaines d'intérêt sont : la langue et la littérature françaises modernes et contemporaines, la philosophie, les littératures francophones, la traductologie. Elle a publié des comptes rendus dans les revues *Caietele Echinox* (vol. 31, 2016) et *Studia Universitatis Babeş-Bolyai Philologia* (n° 2, 2017). E-mail: alexandra_bborod@yahoo.com